

L'entreprise qui l'emploi est *Umbrella Corporation*. La traduction littérale du nom pourrait faire penser à un vendeur de parapluie en gros, mais ici, Le parapluie n'est qu'une métaphore, un indice sur la façon dont la société médico-militaire a recouvert le globe, envoyant rouler sur les routes du monde entier des camions blancs portant fièrement le logo noir et rouge de l'entreprise.

Elle ouvre les yeux dans la salle de bain, recouverte uniquement du rideau de douche qu'elle à sûrement emporté avec elle dans sa chute. Devant le miroir, elle efface d'une main la buée pour pouvoir regarder son visage qu'elle ne reconnait pas. Ses yeux semblent immenses, ses cheveux sont roux, elle s'appelle Alice et porte une alliance au doigt. Dans sa chambre, elle trouve sur le lit une robe rouge fendue le long de la jambe, elle l'enfile.

Alice est seule et ne fait aucun bruit. Doucement, elle parcourt une à une les pièces d'un grand manoir perdu au milieu de la forêt, sans jamais s'arrêter pour réfléchir aux raisons de son réveil amnésique. Les fenêtres sont ouvertes dans la salle à manger et elles ont laissé les feuilles automnales recouvrir les grandes dalles de marbre au sol.

On a construit sous le domaine un complexe souterrain. Un immeuble inversé qui cour vers les profondeurs et qui cache en son sein les habituels *open space*, bureau et laboratoire que l'on aurait attendu partout ailleurs. La seule différence est marqué par les fenêtres : on a préféré aux plaque de verre transparente (qui n'aurait laissé voir que les pans de terre recouvrant la bâtisse) des écrans diffusant des horizons numérique où se lève et se couche un soleil digital.

Cela fait deux jours cependant que le bâtiment enterré ne donne plus de nouvelles. Rien ni personne n'en sort, les e-mails ne sont plus consulté, les appels sont sans réponse et on se demande bien pourquoi tant de silence. On décide de mener l'enquête : on envoi une équipe de spécialistes pour tenter de renouer le contact, c'est une masse de soldats en noir rompus au combat et chargés de lever le voile sur un drame encore supposé.

Ils sont en hélicoptère, ils descendent le long des cordes en poussant des cris, ils brisent les vitres avec des fumigènes, ils hurlent des ordres et font du bruit : ils ont arrêté Alice dans sa robe rouge qui, les mains dans le dos, dénote face au tenue défensive en kevlar que portent les militaires immenses. Face a elle qui est unique, le reste de la brigade est indéfinie.

Plus tard, la multiplicité fera d'elle un objet diffus, comme l'infinité des réflexions que se renvoient les miroirs qui se font face dans un ascenseur. Étourdie par tout ces reflets, elle existera dans ce corps-la, et aussi dans celui-ci: elle sera dématérialisée, deviendra des copies.

Mais pour le moment elle est unique et c'est le reste de la brigade qui, pour cause de concordances vestimentaires, se voit attribuer le rôle de masse indéfinie.

Certes, tout les membres de l'unité ne se ressemblent pas. A chaque visage tente de s'attacher un trait de caractère propre : L'homme en colère, le jeune apprentie calme et réfléchi, la femme forte malgré tout ou le leader charismatique. Il suffit cependant qu'ils soient de dos pour que leurs uniformes couplés à leur coupes militaires effacent toute trace d'individualité. Ce sont des personnages qui ne provoquent aucune questions, nous nous satisferons de savoir qu'ils existent vaguement, et que malgré sont étrangeté, ils accepte d'entraîner Alice avec eux.

La fine équipe arrive au sommet de l'immeuble enfoui. Comme le laissait présager la tonalité ininterrompue du téléphone, le hall d'entré est vide et ils découvrent que deux jours auparavant, dans les laboratoire situés au plus profond de la construction, une erreur de manipulation a entraîné le bris d'une éprouvette. Cette dernière contenait un virus ultra dangereux qui a déclenché la mise en quarantaine immédiate du lieux et de tout ses occupants.

Face aux risques de contamination, ici « mise en quarantaine » se traduit par l'élimination de tout ceux au sein de la structure lors de l'incident. Le virus est en effet à ce point dangereux que la mort de tout les employés à été envisagé par les autorités comme un moindre mal, bien qu'il soit peu probable que l'on ais discuté de cette procédure durant les entretien d'embauche.

Le hall d'entrée est vide.

Alice et les autres devraient croiser les réceptionnistes affalées qui ont été exécutées là. Dans les bureaux, encore assis sur leurs chaises en cuir, la tête tombante des analystes devrait fixer avec des yeux vides des écrans d'ordinateurs éteints. Mais aucun corps n'est visible : Les morts ont disparus. Ce qui aurait dû être un massacre à l'air d'un tour de magie,

Cela rend la marche de la jeune femme inquiète. Il y a quelques heures elle ne se souvenait même pas de la couleurs de ses yeux et la voilà enfouie sous sa maison à la recherche de cadavres escamotés. Évidemment, au fur et à mesure qu'elle explore ce qui est en dessous de la terre, ses souvenirs remontent à la surface de son cerveau. C'est le pouvoir de la métaphore : son esprit est un espace dont elle doit prendre conscience grâce au mouvement.

Dans l'esprit d'Alice comme dans l'entreprise, les vitres transparentes ont depuis longtemps remplacées les murs épais, La surveillance des employés s'effectuait sur le chemin de la machine à café, et derrière les parois transparente chacun devait donner le change. Mais la mise en quarantaine a désarçonné cette clairvoyance des patrons : Pour exterminer les employés, l'IA à remplis les bureau d'une eau boueuse et les stalles sont désormais opaques. Il est devenue impossible de passer d'un pas rapide dans le couloir afin de vérifier que chaque membre du personnel s'applique correctement sur son clavier. Plus de contrôle, plus de visibilité, plus d'audit : on se sait plus ce que nous cachent ces bureau.

Pourtant, tuer proprement un homme prisonnier de quatre murs hermétiques n'est pas si compliqué. L'accès aux conduits d'aérations suffisait à l'informatique pour priver les employés d'oxygène, entraîner la suffocation générale. Mais il ne s'agissait pas tant de réduire au silence de que faire disparaître. L'humain représentait un risque de contamination, alors il n'y à désormais plus d'humain (visible), uniquement du liquide.

Alice elle-même voit son visage s'éparpiller sur les débris des miroirs d'une salle de conférence. Sa figure semble se perdre, est déconstruite. Au loin, sortant de l'eau, un autre visage blanc vient s'extirper de l'eau marron et s'appuyer contre une vitre. Au bout de quelque secondes, alors que tout le monde lui tourne le dos, le visage ouvre les yeux.

Elle est marié mais c'est une couverture.

Ils étaient agents de sécurité.

Elle a trahit la compagnie

Le frère et la sœur se sont mêlé de ce qui ne le regardait pas.

La première fois qu'ils en croisent un, c'est dans la salle des machines où l'équipe s'est séparée en deux. Il ne dit pas un mot. Vêtus d'une blouse blanches, c'était l'un des techniciens qui conduisait les expériences dangereuse de la compagnie. Il fait parti des premiers infectés et les agents d'exploration qui le découvre soudainement ne savent encore rien de lui, ni de ses collègues de boulot qui avance maintenant derrière lui.

Ce qui a été relâché dans les souterrain est appelé virus, mais le mot parasite semble plus proche de la réalité. Contraint, chaque employé de l'entreprise (cette grande famille) à vu son corps devenir le siège de molécules réduisant à néant son individualité. Il ou Elle a cessé d'exister, la conscience s'est évaporé. Seul les instincts primitifs qui permettent au corps (vaisseaux de la maladie) de survivre subsistent.

Les agents qui sont restés dans la salle des machines sont confronté aux corps d'employés qui depuis longtemps ont perdu ce qui faisaient d'eux des humains : la majorité de leur cerveaux et de leur système nerveux est nécrosé par le parasite.

La transformation n'est pas visible immédiatement. Ce sont les mêmes corps qui continuent à marcher et les militaires, fidèles aux protocoles essayent de prendre contact avec ce qu'ils pensent être les survivants. Ils établissent la communication : une voix forte donne des ordres simples tandis que les mains effectuent avec clarté le geste de stopper le mouvement. Ils ignorent qu'en face d'eux les organismes à moitié morts ne sont plus en capacité de décoder les signes, aussi élémentaires soient-ils. La main levée face aux visages des laborantins infectés, bien loin de les stopper dans leur avancée, agit comme un appât. La première créature se jette en avant et mord sans crier gare l'avant bras du soldat.

C'est dans ce geste que se révèle la sauvagerie des corps qui avancent sans un mot. Ils ne mordent pas parce qu'ils ont peur ou sont en colère, ils mordent pour tenter de combler la faim créée par le virus, qui lui profite des blessures pour contaminer de nouveaux hôtes. Le groupe d'intervention décide alors de se défendre et se met à ouvrir le feu sur les zombies.

C'est dans la tête qu'il faut tirer

C'est comme ça qu'ils cessent d'exister.

Pendant qu'ils mitraillent, Alice et ceux qui la suivent s'aventure vers l'unité centrale du bâtiment. La paranoïa est de mise. Les morts ne le sont plus, et c'est de l'architecture qu'ils faut se méfier maintenant. Les murs sont habités par l'esprit électronique de l'intelligence artificielle et chaque recoin de chaque pièce est un piège en puissance.

*Laser*

*victoire*

*infection*

*vaccins*

*trahison*

*échappatoire*

On l'a sauvé en oubliant sa fille. Il leur reprends sa loyauté.

Ils protègent la cité. Elle traverse les vitraux de l'église à moto.

La ville est un champ de bataille. La ville est numérisée. La ville est un laboratoire d'expérimentation.

Le duel organisé ne résiste pas à l'amitié des deux combattants.

Tout est perdu mais eux sont sauvés

Elle se réveille sur le même carrelage à côté du même miroir. Elle traverse la même salle à manger dont les dalles de marbre sont toujours recouvertes par les feuilles qu'ont laissées entrées les fenêtres ouvertes. Derrière la cheminée le tunnel est resté ouvert. Elle franchit le piège qu'elle connaît déjà pour arriver dans l'hôpital dans lequel elle avait déjà fini.

Alors qu'elle se prépare à sortir pour la seconde fois, du sol s'élève un boîtier gris et une détonation retentit. Elle écarquille les yeux et dépose ses mains sur son ventre troué. Elle saigne, elle tombe, elle est morte.

On vient la chercher, ils sont deux et portent des combinaisons qui couvrent jusqu'à leurs visages. Ils la remontent à la surface (ils étaient sous terre) et franchissent la porte d'une petite maison de bois qui les amène dans le désert. Là, entouré uniquement de grille barbelée, ils la déposent dans une fosse.

A l'intérieur de ce sol creusé sont déjà allongés des dizaines de corps identiques. La même femme en robe rouge : Alice les yeux fermés. Ce qu'avait les hommes dans leurs bras n'était que le dernier exemplaire d'un cadavre maintes fois reproduit.

Les pyramides font face à la tour Eiffel

Elle regarde le ciel et fait fondre les circuits intégrés des satellites en orbite.

Comme une héroïne de Hitchcock les oiseaux la font crier, mais sa voix ici les transforme en cendres

Elle traverse le désert sur son énorme moto noire et découvre qu'on est capable de dupliquer son corps à l'infini.

Elle descend dans le sous-sol du ranch au milieu du désert et refait le chemin inverse du cadavre transporté plus tôt vers la surface. Elle découvre une salle remplie de sphères bleues d'environ 1m50 de diamètre. Elles sont stockées le long des murs comme des pièces détachées attendant d'être transférées sur la chaîne de montage. Chacune de ces bulles est un habitacle qui abrite à chaque fois un corps en tout point identique à celui d'Alice.

C'est que la que vient la jeune femme assassinée dans la salle d'hôpital et les centaines d'autres qui reposent à ses côtés dans la tranchée de sable.

Alice était unique. Elle est celle qui a résisté, le corps antidote qui, après avoir combattu le virus, l'a assimilé pour devenir quelque chose de plus grand. La voilà désormais littéralement multiple.

Après avoir manipulé les commandes de l'ordinateur centrale, elle libère ses doubles et s'organise désormais en assemblée. La démultiplication change la manière dont elle se conçoit. Chaque clone est à tel point identique que les souvenirs même de l'original, ses émotions, ses désirs ont été dupliqués. La copie fidèle du code génétique a entraîné la copie l'esprit, de l'état de l'âme.

Et puisque chaque corps est Alice, elle se dissout, perd sa physicalité pour devenir une substance abstraite, un concept qui peut s'instancier à souhait.

Dématérialisée, elle se lance alors à corps perdus dans la bataille. Elle décide de prendre contrôle de la base adverse : le siège social de Umbrella Corporation. Armée jusqu'aux dents et en pleine maîtrise de ses capacités psioniques, elle est invincible. Qu'importe qu'on élimine une, deux, trois, dix, cents Alices, il y en a toujours d'autres prêtes à prendre la place de celles tombées au combat.

Face à cette absolue singularité portée par la masse, la société est impuissante. Plus de contrôle, plus de défense, Alice se répand à l'intérieur du bâtiment. Après les gardes, ce sont les têtes pensantes et les directeurs généraux, les analystes et les ingénieurs en biochimie qui sont peux à peux éliminés, effacés, remplacés à l'intérieur de leur propre structure.

Comme un malade qui verrait son corps en train de se faire dévorer par la gangrène, le responsable de l'entreprise se résout au sacrifice. Il embarque dans un hélicoptère et, une fois au-dessus du bâtiment, déclenche une explosion qui réduit en cendre l'immeuble et tout le centre de la ville avec. Il coupe au-dessus de la plaie pour être sûr de mettre fin à l'infection. Presque aussitôt après qu'elle ait commencé, il met ainsi fin de l'existence de la foule-personnage, terrifié par le pouvoir de celle qu'il a lui-même contribué à faire exister.

Il s'éloigne sans un regard pour le vide qu'il laisse derrière lui. Dans le fond de son véhicule, une survivante a réussi à embarquer avant qu'il ne ferme les portes. Elle lance une dernière attaque et

fait s'écraser l'hélicoptère au milieu de l'inconnu.

De nouveau elle avait survécu.

La forêt l'a recueilli, elle repart vers la ville

Le gratte ciel est une île au milieu de la city.

Le point faible de l'habitation c'est la salle de bain. C'est ici que ça s'infiltr

Il faut décider à qui faire confiance

Elle fonce de le piège pour mieux le déjouer

Au final elle a échoué

Elle est allongée sur le sol rétro-éclairé par des néons blanc. Une version pop du carrelage de la salle de bain sur laquelle on l'a rencontré la première fois qui lui sert cette fois de prison. Une panne de courant redémarre le système et lui permet de s'échapper. Elle enfle une combinaison en cuire et s'enfuit à travers les couloirs. Après une longue course, elle quitte enfin cet espace saturé de lumière et se retrouve en plein centre ville de Tokyo.

En tant que capitale du Japon, la ville porte en elle la lourde histoire des corps déformés par la science : elle a donc été choisie logiquement comme le symbole du début de l'épidémie. La scène est connue de tous. Une soirée pluvieuse, les travailleurs ont quitté leur bureaux sous leur parapluies et un homme s'arrête au milieu d'un passage piéton. Il reste immobile alors que la couleurs du feu vire au rouge, une jeune fille en uniforme pose sa main sur l'épaule de l'inconnu pour le ramener à la réalité. Il se retourne, le visage pâle et le regard vide : il la mord. Le policier qui assiste à la scène intervient, immobilise le détraqué, se tourne vers la jeune fille tombée à terre. Elle lui lance un regard vide et se jette sur lui : la catastrophe vient de se mettre en marche.

Lorsqu'Alice sort de sa prison, la nuit est en train de tombée, il pleut sur la ville et un homme bientôt s'arrête immobile sur un passage piéton alors qu'une jeune étudiante s'approche. Alice voit sous ses yeux se reproduire un moment passé, et se retrouve déplacée dans le temps au moins autant que dans l'espace. Projeté des années en arrière, alors que tout cela ne faisait que commencer, elle arrive pendant un moment à contenir la horde qui commençait alors à se former.

Elle s'enfuit ensuite, reprend en courant un de ces couloirs trop éclairé. Elle abat ses poursuivants au fur et à mesure. L'un d'eux oppose plus de résistance que les autres, c'est la jeune fille inquiète, la première mordue. Cette dernière a réagi anormalement au virus et quand elle ouvre la bouche, quatre morceau de chaire se déploient dans l'air : on dirait qu'elle a une fleur dans la gorge. Alice recharge son revolver et tire, l'impact de la balle détruit la mâchoire de la jeune fille. C'était sûrement la seule solution.

Elle ressort ensuite plus loin, dans une bouche de métro mal éclairée. Nous sommes désormais aux États-Unis.